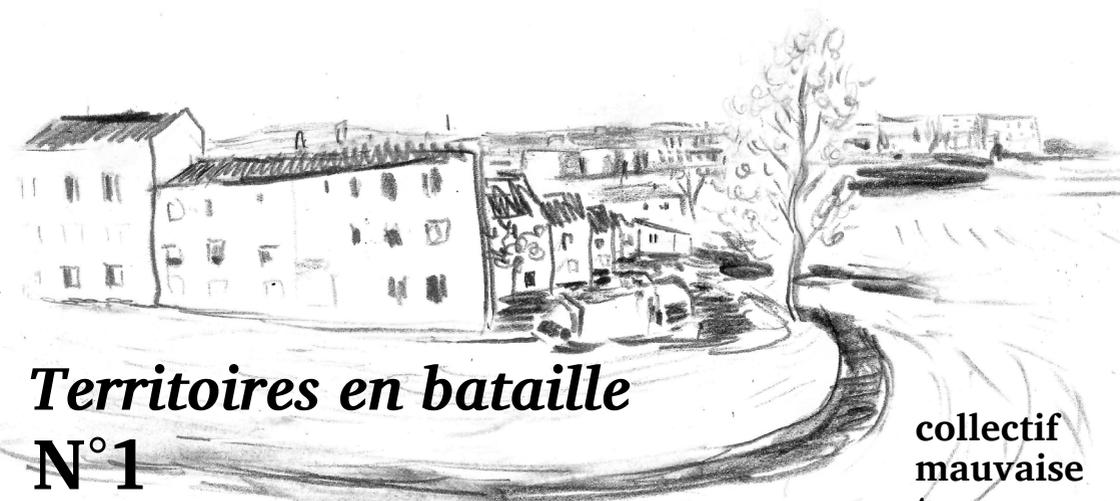


ERRRE LEOR

*Le plus grand squat
du Pays basque*



Territoires en bataille

N°1

Mai 2018

**collectif
mauvaise
troupe**

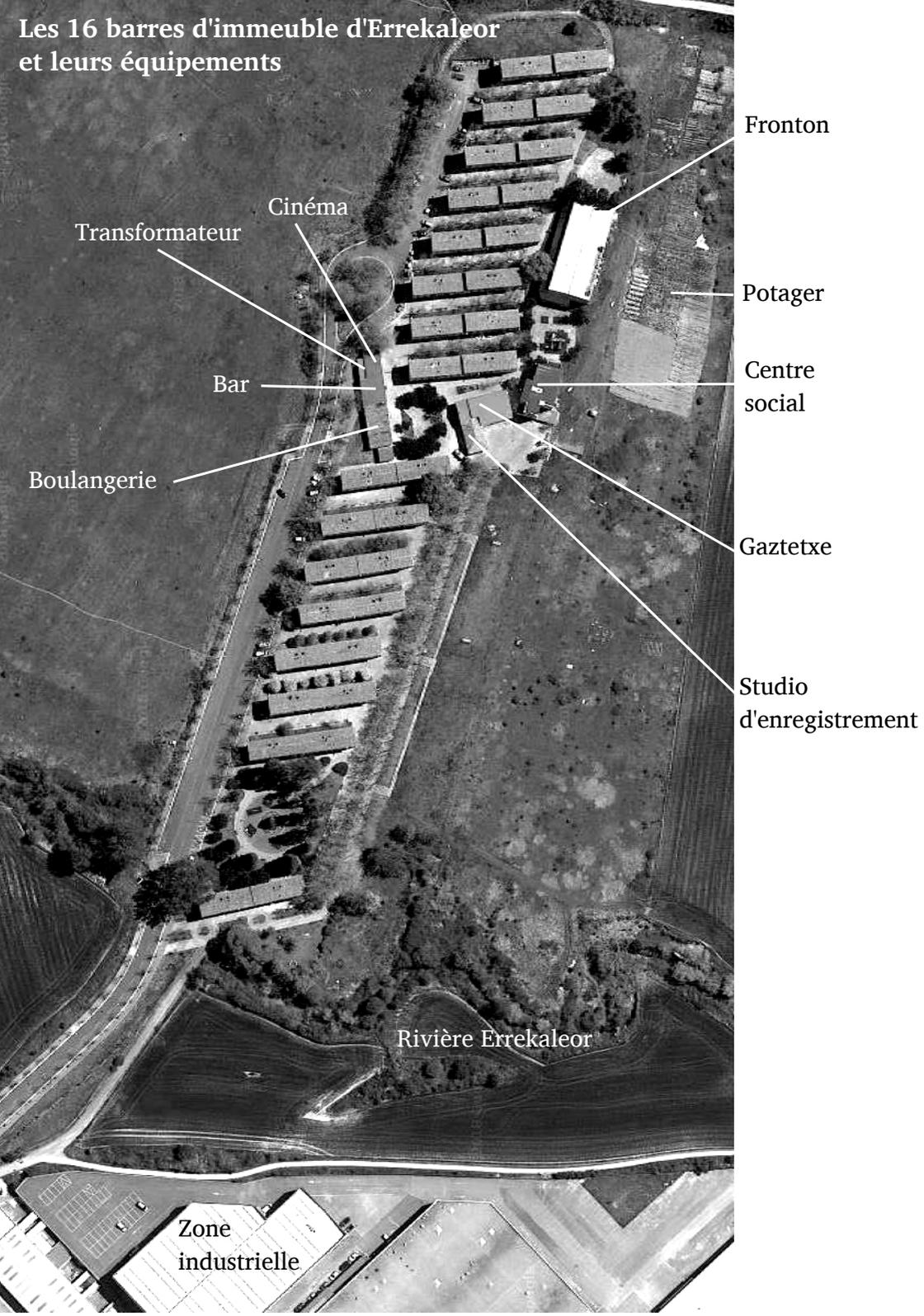
PRÉAMBULE

de la zad au Pays basque

En place de l'ancien chenil de la Saulce, au beau milieu de la zad, deux hangars se sont fait une place entre les ronces. Depuis l'été dernier, des « brigades » du Pays basque épaulées par quelques habitants des lieux bâtissent cette Ambazada, dédiée à la rencontre des peuples insoumis du monde entier. Nous ne savons pas de quel bois seront faites les internationales de demain. Peut-être s'édifieront-elles à la manière de ce lieu, en mélangeant des levées de charpentes avec des discussions politiques, des repas à plusieurs centaines avec des chants du monde entier. Une chose est sûre, la solidarité qui s'ancre ici n'est pas celle des déclarations de façade ou des communiqués sans conséquences. Le dimanche 8 avril, au terme de deux semaines de construction de murs en paille et de projection d'enduit, les Basques s'en retournèrent chez eux. Mais dès le lendemain, aussitôt qu'ils prirent connaissance de la vaste opération policière qui venait tenter de réduire la zone, ils se mirent en devoir d'affréter un bus pour le week-end suivant. Et ils furent présents avec nous face aux gendarmes pour porter avec des milliers d'autres nos vellétés de reconstruction et de résistance. Parmi eux, beaucoup nous viennent du sud des Pyrénées, « d'Hegoalde », et notamment d'un quartier entièrement squatté dans la ville de Gasteiz : Errekaleor. Le 20 avril, un jumelage « officiel » est venu sceller la destinée de ce quartier avec celle de la zad.

entretien avec Maddi

Les 16 barres d'immeuble d'Errekaleor et leurs équipements



Fronton

Potager

Centre social

Gaztetxe

Studio d'enregistrement

Rivière Errekaleor

Zone industrielle

Transformateur

Cinéma

Bar

Boulangerie

Le plus grand squat du pays basque se tait, ce soir. Dans les allées, personne ne traîne. Il faut suivre l'unique point lumineux pour trouver ses habitants, attablés en silence devant un homme et une femme debout sur une estrade. Toute l'attention de ces 200 personnes est tendue vers eux, aucune fourchette n'ose encore piquer les assiettes. Elle ferme les yeux, plonge au plus profond de sa langue, puis commence. Les strophes s'enchaînent au fil d'une mélodie sans fioritures. Un premier vers de dix pieds, l'autre de huit, la métrique est aussi complexe qu'impeccable. Le rythme, d'abord traînant, s'accélère, entièrement au service de la chute. Encore quelques rimes et voilà qu'elle surgit, époustouflante, au milieu des vivats et des applaudissements. L'homme se met à son tour à chanter, lui répond, elle sourit déjà. Puis les éclats de rire se répandent. La concentration extrême se mêle à l'humour, le sérieux aux blagues bien senties.

Ce n'est pas le premier Bertso saio qui se déroule à Errekaleor. On peut même dire que l'improvisation chantée est une tradition solidement ancrée dans ce quartier occupé de Gasteiz. Et ce soir, il accueille les meilleurs : Amet et Maialen sont détenteurs de la Txapela, titre consacrant pour quatre ans le meilleur Bertsolari. La finale se déroule face à 15.000 spectateurs, il faut réserver sa place plusieurs mois à l'avance pour s'asseoir parmi eux. Il va donc de soi que les vainqueurs deviennent des célébrités dans tout le pays. On connaît leurs vies, leurs amours, leurs

faiblesses. Pourtant ils sont là, ce soir, dans un squat, dans le froid, sans façons, offrant à tous, deux heures durant, les jeux de mots les plus fins. Ils y sont chez eux, comme en tout lieu de la communauté euskaldun. Maddi, une habitante du quartier, elle aussi bertsolari à ses heures, dévoile au fur et à mesure les thèmes des improvisations : « Carles Puigdemont est enfermé avec un prisonnier d'ETA. » Jamais déstabilisés, ils construisent leurs histoires et leur rhétorique mot après mot. Une rime piquante vient comparer les menus des prisonniers avec le seitan servi ce soir-là au banquet. « Tu habites Errekaleor et un matin, mal réveillé sur tes toilettes, tu actionnes machinalement l'interrupteur de la lumière ». La création s'ancre dans la réalité des lieux, dans les murs de briques, elle fait ressurgir ce jour de mai dernier où les flics sont venus en nombre couper l'électricité. Les bertsos narrent les manifestations de défense du quartier, pour finir par l'évocation de la somme, rondelette, obtenue lors du dernier crowdfunding. En effet, pour riposter à la municipalité qui les a « débranchés », les habitants d'Errekaleor viennent de recevoir plus de 100.000 euros de dons, dans le but d'acheter une grande quantité de panneaux solaires. L'événement de ce soir a été organisé en vue d'y convier, pour les remercier, les donateurs qui ont participé à cette levée de fonds.

Un quartier hors de la ville

La soirée se déroule, comme la plupart des activités depuis la coupure de courant, dans le gaztetxe. Il n'est éclairé ce soir que par le truchement de l'unique groupe électrogène du quartier, offert par une ikastola¹ de Donosti. La salle commune trône sur la place centrale, avec ses vitraux colorés et son plafond voûté. La croix qui surmonte son faîte est encore là pour rappeler sa vocation initiale. La coopérative « Un mundo mejor » (un monde meilleur), d'obédience catholique, jugea en effet bon de construire l'église en même temps que le quartier, en 1959. Elle ambitionnait de loger dans la décence et le calme les ouvriers venus de toute l'Espagne travailler dans les forges et les laminoirs de Gasteiz, et qui jusque-là s'entassaient dans d'immenses bidonvilles. Les logements seraient loin de la ville, au milieu des champs, en bordure de l'Errekaleor, « rivière à sec » en basque. Au bout d'une unique route, seize barres d'immeuble de deux étages, divisées en deux blocs de six appartements, sortirent de terre.

1.200 ouvriers vinrent s'y entasser, la plupart devenant propriétaires suite à la faillite de la coopérative.

Les arbres ont l'âge des bâtiments, et dès que l'on s'éloigne un peu, ils camouflent de leurs ramures l'intégralité des constructions. Errekaleor se situe sur la « ceinture verte » dont s'enorgueillit la ville, en brandissant depuis 2012 le prix de l'union européenne qu'elle lui a valu.

Mais force reste à la spéculation et depuis, les buildings

1 - Les ikastolas sont des écoles basques associatives pensées et construites par le mouvement indépendantiste. Elle assurent un enseignement immersif en Euskara de la maternelle au lycée.

envahissent sans vergogne les champs de la périphérie sud. Car Gasteiz est un centre administratif où sont concentrés le parlement et le gouvernement autonome² ainsi que la principale université du Pays basque sud. Aujourd'hui, tours de verres et immeubles flambant neufs ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres du quartier.

Un quartier dans la ville

En prévision de cette expansion immobilière, la municipalité s'est employée dès les années 80 à préparer la démolition du vieux quartier ouvrier en le vidant de ses habitants. Les propositions de rachat sont allées de pair avec les diminutions de services. Alors que les bus se faisaient de plus en plus rares, que les activités du centre social disparaissaient et que les poubelles n'étaient plus guère ramassées, l'équipe municipale communiquait sans relâche sur la dangerosité de cette zone des confins. Tant et si bien que même les livreurs de pizzas finirent par ne plus vouloir s'y rendre.

La résistance des habitants qui exigeaient d'être relogés à l'identique s'érodera au fil des années et dès le début du siècle, la multiplication des appartements abandonnés bouclera le cercle vicieux des villes fantômes. La fin de l'histoire semblait déjà écrite lorsque, le 3 septembre 2013, alors qu'il ne restait plus que 26 propriétaires, l'un d'eux, résolu à partir, donna les clefs de son appartement aux premiers squatteurs.

2 - La communauté autonome basque voit le jour en 1979. Elle bénéficie d'une autonomie conséquente sur les questions de fiscalité, de police, d'enseignement...Elle est et fut, sauf à de rares exceptions, toujours gouvernée par le Parti Nationaliste Basque (PNB), démocrate chrétien.

« Gasteiz est une grosse ville universitaire et le mouvement étudiant y est très fort depuis toujours. Cette année-là, il y a eu de grosses grèves, autour des sempiternels problèmes : comment payer son loyer, comment vivre décemment ? Une partie du mouvement pensait qu'il fallait arrêter de revendiquer et commencer à vivre autrement tout de suite. Ils ne voulaient pas refaire tout le temps les mêmes mobilisations centrées autour de la fac. Dix étudiants ont donc commencé à squatter ici. Cela faisait un an que le projet était en préparation, ils avaient des contacts réguliers avec les habitants qui restaient dans le quartier, ils se réunissaient. Leur projet, c'était que les gens qui viennent étudier à Gasteiz puissent désertier... Le quartier est à dix minutes en vélo de la fac et, de fait, il y a beaucoup d'étudiants qui sont venus y vivre. Les années suivantes, les derniers habitants sont partis peu à peu, parce que la mairie



leur proposait de l'argent, des relogements ou organisait tout un tas de magouilles. Petit à petit il y a eu de plus en plus de squatteurs. Maintenant on est entre 100 et 150, certains vivent dans des appartements seuls, à deux ou trois, d'autres comme moi partagent tout un bloc à une dizaine. Certains organisent leur quotidien à l'échelle du quartier, d'autres à celle de leur bâtiment. »

Une commission « bienvenue » a été créée pour s'occuper des nouveaux arrivants. Elle a vocation à expliquer le projet d'Errekaleor, et à comprendre si les désirs de la personne peuvent se combiner avec lui. Pour éviter les futurs problèmes de cohabitation, elle se renseigne également sur l'arrivant auprès des habitants de son village ou des membres du mouvement basque. Puis, si la personne est accueillie au quartier, la commission travaille à la faire connaître de tous. Cette nécessité de définir le projet incite les habitants à affiner toujours plus l'énonciation des valeurs autour desquelles ils se rassemblent. Parler la langue basque est une de celles-ci tout comme l'anticapitalisme, le féminisme et la recherche de la souveraineté alimentaire. Et de fait, une des premières activités des occupants, dès leur arrivée, fut de proposer des cours d'Euskara aux enfants des propriétaires habitant encore le quartier. Aujourd'hui les cours continuent, mais ils s'adressent aux nouveaux arrivants. *« Tout le monde n'est pas d'origine basque, certains viennent par exemple de Catalogne. On n'exige pas que les gens parlent basque pour s'installer, mais il est essentiel qu'ils soient dans une dynamique d'apprentissage de la langue. »* Contrairement à des définitions raciale ou

ethnique du peuple, être basque veut dire, y compris littéralement en Euskara, « parler la langue basque ». « Nous nous organisons en basque, nous vivons ici pour être libres, et cela veut dire entre autres être libres de penser et de parler dans notre langue, et de développer notre culture.

Moi je suis venue à Gasteiz pour mes études. Dès ma première année on m'a proposé de venir vivre à Errekaleor, mais je n'osais pas, j'étais très jeune, plus jeune que ceux qui squattaient. Ensuite j'ai fait un an d'Erasmus, mais quand je suis revenue, je ne voulais que ça : aller à Errekaleor. C'était l'endroit où je voulais vivre, donc petit à petit on a créé un groupe - on a tous autour de 22 ans - pour aller occuper un nouveau bâtiment, et en 2016, on s'est installés. Nos liens sont toujours restés forts avec ceux de la fac, ils viennent parfois faire des week-ends, des assemblées, utiliser les espaces du quartier. Et quand il y a des mobilisations, les gens du quartier sont très présents à leurs côtés.

Mais il n'y a pas que des étudiants. À mesure que les espaces se libéraient, plein de jeunes originaires de la ville sont aussi venus squatter et ça a créé beaucoup de liens avec le mouvement populaire de Gasteiz. Ce que j'entends par mouvement populaire, c'est par exemple le gaztetxe de Gasteiz, ou encore Hala bedi, une radio libre très écoutée qui existe depuis les années 80, ou encore le mouvement pour la langue basque, des lieux associatifs comme Auzolana où il y a un fronton autogéré, le mouvement féministe... Errekaleor n'a jamais voulu être une oasis séparée de la société, au contraire, le quartier veut cultiver ses liens avec la ville pour pouvoir changer cette société, je ne sais pas comment dire... C'est important que les gens sentent ce lien. Dès qu'il y a des grèves, des manifs, on y va. Petit à petit, beaucoup plus de

gens sont venus à Errekaleor à cause de ça je pense. Ils ont vu le quartier comme quelque chose d'accessible. Plein de propositions culturelles y prennent place. Et réciproquement, on organise des choses en ville ; à une époque, on faisait même des concerts tous les jeudis au gaztetxe de Gasteiz. »

La place de la mémoire

Le 3 mars 1976 est une des journées historiques de Gasteiz. À peine quelques mois après la mort de Franco, rassemblements, grèves et syndicats sont toujours interdits. Les ouvriers de la ville entreprennent pourtant de cesser massivement le travail et se retrouvent en assemblée dans l'église du quartier de Zaramaga. L'assaut de la police est brutal, elle tire sur ceux qui sortent de l'édifice religieux, blessant environ 150 personnes et en tuant cinq dont Romualdo Barroso, un habitant d'Errekaleor âgé de 19 ans. L'appartement du rez-de-chaussée qu'il occupait a aujourd'hui ses deux fenêtres murées. Du crépi blanc a été badigeonné sur les parpaings, formant une toile sur laquelle les habitants ont esquissé les portraits de Romualdo et de son père, fondateur et longtemps président de l'association du quartier. « NOLAKO ZURA HALAKO EZPALA », ils sont faits du même bois. Depuis 1976, pas une année ne s'est écoulée sans que le 3 mars ne soit célébré. Le nom de Barroso a aussi été donné au cinéma. À l'intérieur, un grand panneau intitulé « Errekaleor Memoria bizian » (« garder vive la mémoire d'Errekaleor ») rappelle au moyen de nombreuses photographies l'histoire du 3 mars et de sa première commémoration tumultueuse en

1977. Cette salle de projection où s'alignent quinze rangées de sièges rouges pourvus de confortables accoudoirs de bois fut construite en 1962 par les habitants eux-mêmes. Ils construisirent aussi, sur cette même place centrale, la boulangerie et le bar. Ce dernier est par trop délabré pour que les squatteurs ne l'utilisent, mais en ce qui concerne la boulangerie et le cinéma, ils faisaient partie jusqu'à la coupure des équipements collectifs emblématiques d'Errekaleor.

« En passant en Bretagne pour présenter le quartier, on a rencontré des gens qui vont venir faire un four à bois. Le nôtre était électrique, on venait de l'acheter, on avait fait plein de travaux parce qu'il ne rentrait pas par la porte de la boulangerie, et juste quand on a fini de l'installer, ils ont coupé l'électricité. On n'a même pas pu l'utiliser une seule fois... C'est terrible parce qu'on aimait faire du pain, et il y avait beaucoup de demandes dans la ville pour en avoir.

On peut dire que tout a changé quand ils sont venus couper l'électricité. La plupart des cuisines dans les appartements étaient électriques, donc il n'y a plus aujourd'hui qu'au gazetxe qu'on a le gaz et la lumière. On y prépare à manger pour tout le monde. Les gens sont plus soudés car on fait tout ensemble depuis cet événement. Tous les matins, il y a quelques personnes qui partent faire la récup', d'autres qui commencent à préparer le repas pendant que d'autres font le ménage, et après on se réunit pour manger tous ensemble dans la cour. L'après-midi on se disperse, et le soir ça recommence, on mange puis on reste là à jouer de la guitare et à chanter... »



Le 18 mai 2017 : la coupure

« Cette nuit-là on ne s'attendait à rien de particulier, il y avait justement un bertso saio. On a reçu un coup de fil nous annonçant qu'ils allaient venir le matin. Qu'est-ce qu'on fait ? On réveille tout le quartier. Chaque bloc a son numéro, et il n'y a pas de sonnettes. Alors on a crié, non pas le nom des gens, mais les numéros des bâtiments. Une fois tout le monde debout, on a fait une assemblée. Il était deux heures du matin, et il y avait encore le bertxo saio dans le gaztetxe, alors on a dû aller dans le bâtiment du centre social. On a commencé à prendre beaucoup de matériel pour se défendre, on savait que c'était pour l'électricité qu'ils venaient, donc on a choisi de défendre le transformateur. On a pris plein d'encombrants, faut dire qu'on en avait beaucoup... On a fait un énorme tas, des gens se sont enchaînés dessus et tout le monde s'est ensuite mis devant. On a organisé ça toute la nuit sans savoir à quelle heure ils allaient arriver. On a tous fait une nuit blanche très productive.

Puis l'ertzaintza³ est arrivée avec l'Iberdrola, l'EDF espagnol. Est-ce que vous connaissez ce qu'on appelle herri harresiak ? C'est une technique qui consiste à faire obstacle avec nos corps. Cela s'employait surtout pour défendre les jeunes Basques qu'ils voulaient incarcérer. On a fait ça, cette résistance passive, et ça a duré cinq heures peut-être. À la fin on a réussi à protéger le transformateur. Ils ont enlevé le premier tas de personnes, puis quand ils ont vu ceux qui étaient enchaînés ils ont abandonné. Mais ils ont retiré tous les principaux câbles électriques. Il y a une maison plus loin qui a le même circuit que le quartier et ils ont dû lui mettre un groupe électrogène !

Les flics sont partis vers 17 heures, on était tous épuisés, on n'avait pas dormi. Mais on a quand même décidé de faire une manifestation le soir même à 19 heures. Moi j'avais un examen très important le lendemain, je risquais de rater mon année si je n'y allais pas. Du coup je suis allée voir ma prof avec mes vêtements sales, mes bleus au visage et je lui ai expliqué : "Je suis désolée mais je ne peux pas passer cet examen demain." C'était quelque'un de très important dans la ville de Gasteiz, elle avait été élue aux affaires culturelles. Je lui ai dit : "Je suis désolée, j'habite à Errekaleor et on a vécu ça cette nuit." Elle était vachement touchée, elle m'a dit : "Ne t'inquiète pas, on va faire l'examen plus tard et je vais m'informer de ce qui se passe." Et depuis elle a commencé à s'y intéresser, et avec d'autres profs d'université ils sont allés à la mairie pour nous soutenir, elle a même fait le suivi de la manif sur twitter ! Oui car à 19 heures il y avait la manifestation. On est tous allés dormir une heure, puis on a fait l'assemblée. On était là, avec nos traces de coups, il y avait des gens qui revenaient de l'hôpital, c'était vraiment... On était si émus, si en colère, qu'on a crié pendant toute la manif. Il y avait tellement de monde, je suis nulle en chiffres mais pour nous c'était énorme. Le lendemain, on a encore fait des assemblées, commencé à réorganiser le quartier, et le groupe de travail sur la communication a proposé qu'on fasse une grande manifestation deux semaines plus tard, début juin. On a préparé ça quinze jours durant. On est partis voir plein de collectifs, on a fait le tour du Pays basque pour parler aux gens. On n'avait pas beaucoup de temps, on leur disait : "Vous devez venir avec vos messages parce qu'Errekaleor représente aussi votre lutte." Il y avait beaucoup d'écoute, ça a fait passer un palier. On dit tout le

temps "avant la coupure" et "après" ; ça a vraiment été deux vies différentes pour nous. »

La manifestation du 3 juin

« La manifestation est partie de Gasteiz pour aller au quartier. Il y avait plusieurs cortèges qui partaient de différents endroits de la ville : un cortège féministe, un pour la défense de la terre, un du mouvement ouvrier, un autre pour les prisonniers... On a tous convergé sur une grande place puis on est allés jusqu'au quartier derrière la banderole HERRIA BIZIRIK, "le peuple en vie". Il y avait des gens qui avaient dit "ce sera historique" ; moi je ne voulais pas trop y croire pour ne pas être déçue après. Mais de voir tous ces gens, c'était vraiment touchant.. "Ils sont là pour nous !" C'était une marche de deux heures, très longue, trop longue, et on est arrivés au quartier et là il y avait des feux, une sorte de spectacle qui nous représentait, des discours forts pour nous, d'anciens habitants du quartier qui ont parlé, qui nous soutenaient à fond. Et ensuite Berri Txarrak, le groupe



de rock le plus célèbre du Pays basque, a joué. Après le concert, il y avait plein de gens du quartier devant la scène, on s'est tous embrassés : "Wao ! On a réussi !" À ce moment-là je me suis dit : on va tout donner. On était tous émus, des gens pleuraient. Si je devais ne conserver qu'un moment, ce serait celui-là. Il y avait nos parents qui étaient venus au quartier pour participer à la manifestation, il y avait des vieux, des jeunes. On se sentait très soutenus politiquement, humainement, par tout le monde. Quand quelque chose comme ça surgit, tu n'as plus le choix : il faut que tu le défendes !

Après la manifestation il y a eu plein de soutien, on ne croyait pas que ça puisse être aussi fort. Dans le quartier, ça nous a renforcés et à l'extérieur ça a aussi donné une nouvelle dimension à Errekaleor.

Gueule de bois et crowdfunding

Pendant deux semaines on avait été très actifs, on avait tout laissé de côté pour le quartier, on n'avait plus qu'un seul but : la manifestation. Mais on n'avait pas pensé à la suite. On n'a pas trop su organiser tout ça. On devait passer à une stratégie à long terme. Il y avait le projet des panneaux solaires, mais il restait plein de questions à discuter et de moins en moins de monde dans les assemblées car l'été c'est toujours un peu comme ça, ça se vide. On se sentait inutiles. On se disait que cette année, c'était pas possible de faire comme les autres années, mais on ne savait pas quoi faire... Les énergies renouvelables et autogérées, c'était depuis longtemps une valeur du quartier et il y avait, déjà avant la coupure, un groupe "erreka-énergie". Du coup, après la coupure, ce groupe est allé voir plusieurs lieux autosuffisants

comme Lakabe⁴ en Navarre. On a rassemblé plein d'idées, et beaucoup de gens nous ont contactés pour nous aider. On a invité tous ces contacts, on a débattu puis on a écrit le projet pour que le quartier ait sa propre électricité. On a fait un crowdfunding en se disant que le soutien serait important, mais on ne croyait pas qu'en quarante jours on pourrait récolter 100.000 euros. En fait on a eu plus que ça, c'était énorme. Les panneaux ont été commandés, mais leur installation a demandé beaucoup de travail. On ne savait pas dans quel délai on pouvait être expulsés. En faisant ces installations avec de l'argent commun, d'un côté ça nous légitimait, et de l'autre on prenait un sacré risque. Mais bon on s'est dit : on y croit, on va le faire ! »

Les travaux débutent doucement à l'automne. Un à un, les panneaux commencent à recouvrir le mur sud de l'immense fronton. Il a fallu apprendre à les fixer, à les raccorder aux batteries puis à l'alimentation des différents blocs. Et fin février, les ampoules brillent à nouveau dans les appartements, les vestiaires du gymnase se sont faits douches communes, et une laverie



4 - Village occupé depuis le printemps 1980.

collective a été aménagée. Bientôt, chaque barre d'immeuble disposera de son réfrigérateur. L'organisation du quotidien devient nécessairement de plus en plus communautaire.

Risques d'expulsion

« La coupure d'électricité, on l'a interprétée comme une volonté d'expulsion. C'est plus un conflit avec la municipalité PNB de Gasteiz qu'avec l'État. Avec la manifestation, ils avaient une occasion de reculer mais ils ne l'ont pas fait, au contraire ils ont durci le discours. Au début, ils disaient qu'ils voulaient détruire le quartier pour construire des maisons plus rentables, mais comme ça faisait mauvais genre de dire ça, ils ont dit qu'ils feraient des jardins écologiques...

Ils disaient que c'était pas un quartier sûr, que techniquement il y avait plein de problèmes. C'est aussi ce qu'ils ont dit pour la coupure d'électricité, que c'était à cause de nos installations dangereuses. Tu parles ! Dernièrement, ils ont dit qu'on était tous d'Ernai, le groupe de jeunes de la gauche abertzale. N'importe quoi... C'est une menace qui plane toujours sur nous au Pays basque, d'être catalogués indépendantistes-terroristes, du fait de notre histoire, et c'est un risque par rapport à la justice, mais aussi bêtement à l'opinion publique⁵.

On ne sait pas comment ils vont s'y prendre, légalement pour eux ce sera très long. Pour le moment, il y a un seul procès qui a été intenté contre le premier bloc qui a été occupé. »

5 - À titre d'exemple, en 2009, 34 personnes parmi lesquelles des élus basques sont arrêtées et torturées par la guardia civil. L'unique raison de leur arrestation est leur appartenance à l'organisation de jeunesse Segi. Selon la doctrine espagnole « tout est ETA », ils resteront en prison jusqu'en 2014, et bénéficieront d'un non-lieu.

Juste après la coupure, le PNB a voulu montrer que le dossier avançait en désignant une entreprise pour commencer les travaux de démolition, mais la procédure n'est pas allée à son terme, signe d'une volonté des élus de temporiser. L'approche des élections municipales de 2019 n'y est assurément pas pour rien, et la situation pourrait bien être gelée jusque-là.

Printemps

« Les champs autour des bâtiments appartiennent aussi à la mairie. Il y a eu pas mal de discussions sur leur usage, et maintenant il y a un groupe de jardinage qui y fait le potager. C'est eux qui disent quand il faut planter, quand il faut de l'aide. Ils font un appel à tout le quartier, et tout le monde vient. À un moment, un bloc d'immeuble a demandé à avoir son propre jardin, ils voulaient avoir plus de légumes ou s'en occuper mieux. Ça a fait débat et ils ont pris un petit lopin, mais bon normalement les gens vont au jardin collectif. L'année dernière, on s'est dit qu'on avait besoin d'un tracteur. On a mis cette demande sur twitter, et dans la journée on l'avait. Il y a un mouvement de soutien très large, à l'échelle de Gasteiz, du Pays basque et on a aussi pas mal de relations internationales. Moi ce que j'aimerais, mais c'est pas partagé par tout le monde, ce seraient des vaches, des cochons, j'aimerais vraiment qu'on approfondisse le côté agricole, mais on décide tout en assemblée au consensus, alors c'est difficile... Pour faire du patxaran, par exemple, on a eu plein de débats : "mais non, c'est pas une priorité", "c'est de l'alcool", etc. Moi je pense que si des gens sont

motivés pour faire une chose, il faut qu'ils la fassent ! Je pense qu'on doit commencer à produire beaucoup plus, et augmenter notre autosuffisance alimentaire. Et aussi penser à mettre de l'argent en commun. On n'a pas encore travaillé toutes ces questions, et je crois qu'il y a plein de gens qui ne sont pas prêts pour ça, car on a le supermarché juste à côté... Il faut dire aussi que chez nous il n'y a pas d'aides sociales, les gens doivent travailler, alors ils sont beaucoup tournés vers l'extérieur, vers leur travail, la ville, etc. Mais quand la situation se sera stabilisée, je crois qu'on devra débattre de ça. Le problème, c'est qu'on ne sait pas organiser et mettre en forme de grands débats où tout le quartier peut donner son opinion, on est nuls là-dessus. »

Épilogue

Lorsqu'on demande comment se sont produites les brisures des marches qui mènent au gaztetxe, on est sûrs de déclencher l'hilarité générale. « C'est la vengeance divine ! » Ce gaztetxe-église a en effet été débarrassé de son imposant autel avec difficulté. L'énorme bloc de granit ne voulait céder ni face aux coups de masse, ni sous les attaques incessantes du marteau-piqueur. Il fallut patiemment le découper à la meuleuse afin de le diviser en deux blocs transportables. Mais tout séparé qu'il était, l'autel a encore lutté devant la porte en tombant à terre, sur les marches. Devant tant d'insistance à rester au quartier, les habitants ont laissé là les deux morceaux qui servent opportunément de bancs publics. « Un jour on s'en resservira », promet-on ici, « pour le cimetièrre ! »



Avec « Territoires en bataille », nous proposons la rédaction et la diffusion de courts écrits donnant à voir et à sentir les dynamiques à l'œuvre dans différents espaces en lutte en Europe et dans le monde. Dans la veine du livre *Contrées* qui croise les expériences de la zad de Notre-Dame-des-Landes et du Val Susa No TAV, il s'agira de faire passer les frontières, notamment linguistiques, aux expériences de résistance ancrées dans des lieux singuliers. La voix des protagonistes structurera les récits, à la recherche de l'art et de la manière d'interrompre le cours normal des choses, en quête des mille façons de faire entrer un bout de terre en sécession, de l'instant où les existences bifurquent et sortent des catégories établies ou encore des manières de s'organiser favorisant l'obtention de victoires. La circulation de ces textes concourra, nous l'espérons, à intensifier la compréhension, les liens et les solidarités entre et avec ces territoires en bataille. Car c'est bien moins d'une « convergence des luttes » dont nous avons besoin - qui suppose que celles-ci prennent une même direction pour se rejoindre en un point mystérieux - que de liens profonds et spécifiques entre chaque territoire, chaque situation singulière.



Constellations.boum.org
mauvaise-troupe@riseup.net